

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE

5

Arturo Pérez-Reverte

LE GENTILHOMME
AU POURPOINT
JAUNE

R O M A N

*Traduit de l'espagnol
par François Maspéro*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

El Caballero del jubón amarillo

ÉDITEUR ORIGINAL

Grupo Santillana de Ediciones, S. A.

© 2003, Arturo Pérez-Reverte

ISBN original: 84-204-0021-1

ISBN 978-2-0211-2524-5

(ISBN 2-02-065827-5, 1^{re} publication,

ISBN 2-02-083795-1, 1^{re} publication poche)

© Éditions du Seuil, octobre 2004, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À GERMÀN DEHESA,
pour les Petites Vertus

*Par méchante envie et par haine
Calomnié grossièrement,
Il fut plus soldat vaillant
Qu'il n'était prudent capitaine*

*Fantasque et toujours hardi
En duel il tua sans pitié ;
Mais Dieu est témoin que ce fut
Son temps et non lui qui le fit.*



I

LE THÉÂTRE DE LA CROIX

Diego Alatrisme était d'une humeur massacrante. On jouait une nouvelle comédie au théâtre de la Croix, et il était là, sur la côte de la Vega, en train de se battre contre un quidam dont il ne connaissait même pas le nom. La première représentation d'une pièce de Tirso de Molina était un grand événement dans la capitale. Toute la ville remplissait la cour de comédie ou faisait la queue dans la rue, prête à se chercher querelle pour des motifs raisonnables tels qu'un fauteuil ou une place debout, et non pour une vétille telle qu'une bousculade fortuite au coin d'une rue comme c'était présentement le cas : rien que de fort ordinaire au demeurant, dans ce Madrid où la

coutume voulait que l'on dégainât comme d'autres se signent. Sacrebleu, monsieur, regardez un peu devant vous. Regarde donc toi-même, si tu n'es pas aveugle. À Dieu ne plaise, monsieur. À Dieu ou au diable. Ce tutoiement inopportun du personnage – un jeune gentilhomme facilement irascible – rendait le duel inévitable. Je vous invite, monsieur, à me donner du « tu » autant que vous voudrez à quatre pas d'ici sur la côte de la Vega, avait dit Alatrisme en passant deux doigts sur sa moustache. Avec épée et dague, si vous êtes assez bien né pour avoir un instant à me consacrer. Apparemment, l'autre l'avait. Et donc ils étaient là, sur le versant dominant le Manzanares, après avoir marché ensemble comme deux camarades sans échanger un mot ni tirer prématurément leurs bonnes lames qui maintenant s'entrechoquaient vigoureusement, cling ! clang !, en reflétant le soleil vespéral.

Après quelques froissements de fer, il devint soudain attentif en parant, non sans un certain effort, la première botte sérieuse. Il était irrité, plus contre lui-même que contre son adversaire. Irrité de sa propre irritation. C'était là chose peu recommandée en pareilles rencontres. L'escrime, quand vie ou santé sont en jeu, requiert de garder la tête froide en plus d'un bon poignet, sous peine que la colère ou toute autre disposition d'esprit s'échappe du corps en même temps que l'âme par quelque boutonnière imprévue dans le pourpoint. Mais il ne pouvait l'éviter. Il était

déjà dans cet état d'esprit en quittant la taverne du Turc – la discussion avec Caridad la Lebrijana, qui rentrait tout juste de la messe, la vaisselle brisée, la porte claquée avec fracas, le retard pris pour se rendre au théâtre –, si bien qu'en tournant le coin des rues de l'Arquebuse et de Tolède, il lui avait suffi d'un heurt fortuit pour trouver un motif de duel au lieu de régler l'affaire avec un peu de bon sens et quelques mots raisonnables. De toute manière, il était trop tard pour revenir en arrière. L'autre y allait de bon cœur, avec une application qui lui faisait honneur, et il se débrouillait bien. Agile comme un daim et, crut-il constater, faisant preuve d'une dextérité de soldat dans sa façon de s'escrimer. Il attaquait à découvert, par brefs assauts, rompant comme pour porter des coups de taille ou de revers, cherchant le moment d'avancer le pied gauche et de lier l'épée ennemie par la garde avec sa dague courbe. Pour usé qu'il fût, l'expédient était efficace si celui qui l'exécutait avait bon œil et meilleure main encore ; mais Alatrisme était lui-même trop vieux bretteur et trop expérimenté, si bien qu'il se déplaçait en demi-cercle vers la gauche de son adversaire, en repoussant toutes ses tentatives et en le fatiguant. Il en profitait pour l'étudier : une vingtaine d'années, bonne allure, avec cette touche militaire qui ne pouvait tromper un œil avisé, malgré les vêtements de ville, bottes basses de cuir, pourpoint de drap fin, cape brune qu'il avait

posée à terre avec son chapeau pour ne pas en être embarrassé. De bonne naissance, probablement. Sûr de lui, courageux, bouche close et nullement fanfaron, concentré sur son affaire. Le capitaine ignora une fausse attaque, décrivit un nouveau quart de cercle sur sa droite et mit le soleil dans les yeux de son rival. Enfer et damnation ! À cette heure, le premier acte du *Jardin de Juan Fernández* devait avoir déjà commencé.

Il décida d'en finir, sans pour autant laisser sa hâte lui faire commettre de faux pas. Et pas question non plus de s'empoisonner la vie en tuant un homme en plein jour et un dimanche. L'adversaire tenta un coup de revers et Alatrisme, après l'avoir paré, profita de ce mouvement pour feindre une attaque à la face, glissa sur sa droite, baissa son épée pour se protéger la poitrine et, ce faisant, porta à l'autre un mauvais coup de dague à la tête. Procédé peu orthodoxe et plus qu'inélégant, eût jugé n'importe quel témoin. Mais María de Castro était certainement entrée en scène, et le trajet jusqu'au théâtre de la Croix était encore long. Foin, donc, des délicatesses. De toute manière, c'était suffisant. L'adversaire pâlit, tomba à genoux tandis que le sang coulait de sa tempe, bien rouge et bien vif. Il avait lâché la dague et s'appuyait sur son épée ployée, en s'y cramponnant encore. Alatrisme rengaina la sienne, s'approcha et finit de désarmer le blessé d'un léger coup de pied. Puis il le

soutint pour qu'il ne tombât pas, tira un linge propre de la manche de son pourpoint et lui banda la tête du mieux qu'il put.

– Serez-vous capable de vous en arranger seul ?

L'autre le regardait sans répondre, les yeux voilés. Alatrisme poussa un soupir ennuyé.

– J'ai à faire, dit-il.

L'homme finit par esquisser un léger signe d'acquiescement. Il s'efforçait de se relever, et Alatrisme l'y aida. Il le fit s'appuyer sur son épaule. Le sang continuait de couler à travers le linge, mais le garçon était jeune et solide. Il cicatriserait vite.

– J'enverrai quelqu'un, hasarda Alatrisme.

Il ne voyait pas comment en finir et s'en aller pour de bon. Il regarda en haut, vers la flèche de la tour de l'Alcazar royal qui dépassait des murailles, puis en bas, vers le long pont de Ségovie. Ni alguazils – chose en soi rassurante –, ni flâneurs. Personne. Tout Madrid était allé voir Tirso de Molina, tandis qu'il restait là, à perdre son temps. Il pensa avec impatience que la question pouvait être résolue avec un simple réal glissé dans la main d'un des nombreux porteurs et portefaix oisifs qui attendaient ordinairement le voyageur derrière la porte de la Vega. Celui-ci pourrait conduire l'inconnu à son auberge, en enfer ou n'importe où. Il fit se rasseoir le blessé sur un moellon tombé du rempart. Puis il lui tendit son chapeau, sa cape, son épée et sa dague.

– Puis-je faire autre chose pour vous ?

L'homme, toujours livide, respirait lentement. Il regarda longuement son interlocuteur, comme s'il avait du mal à fixer les images.

– Votre nom, murmura-t-il enfin d'une voix rauque.

Alatriste époussetait ses bottes en agitant son couvre-chef.

– Mon nom ne regarde que moi, répondit-il froidement, en enfonçant son chapeau sur sa tête. Et je me moque totalement du vôtre.

Don Francisco de Quevedo et moi le vîmes entrer juste au moment où les guitares marquaient la fin de l'intermède, le chapeau à la main et la cape pliée sur le bras, tenant son épée et baissant la tête pour ne pas importuner le public, pardonnez-moi, monsieur, et ayez la bonté de me laisser passer, s'ouvrant un chemin dans la foule qui encombrait tout l'espace disponible du théâtre. Il passa devant le parterre, salua l'alguazil, paya seize maravédis à l'encaisseur des degrés de droite, gravit les marches et vint vers nous, qui occupions un banc au premier rang, le long de la balustrade et près de la scène. De tout autre j'eusse été surpris qu'on le laissât entrer, si serré était le public cette après-midi-là, la

foule remplissant la rue de la Croix et protestant parce qu'elle ne pouvait passer ; j'ai su plus tard que le capitaine avait eu l'intelligence de ne pas se présenter à l'entrée principale, mais d'emprunter la porte cochère qui était l'accès des femmes à leur parterre réservé et dont le portier – portant justaucorps de cuir pour se protéger des coups d'épée de ceux qui prétendaient entrer sans payer – était commis dans la boutique que Fadrique le Borgne, grand ami du capitaine, possédait à Puerta Cerrada. Certes, après avoir graissé la patte au portier, et en additionnant le prix de l'entrée, de la place et de l'aumône aux hôpitaux, la dépense atteignait deux réaux : une saignée qui, pour la bourse du capitaine, n'était pas légère, surtout si nous considérons que pour le même prix on pouvait, en d'autres circonstances, obtenir un fauteuil au balcon. Mais *Le Jardin de Juan Fernández* était une comédie nouvelle, et signée de Tirso. En ce temps-là, avec le vieux Lope de Vega et un jeune poète qui faisait déjà sensation, Pedro Calderón de la Barca, le frère de la Merci Tirso de Molina, de son vrai nom Gabriel Téllez, était de ceux qui faisaient tout autant la fortune des directeurs de théâtre et des comédiens que les délices d'un public idolâtre, même si sa gloire et sa popularité n'arrivaient pas à la hauteur de celles du grand Lope. De plus, le jardin madrilène qui donnait son nom à la comédie était un endroit célèbre situé près du haut Prado, un parc

splendide et charmant fréquenté par la Cour, fort à la mode, lieu de rendez-vous galants, ce qui, sur les planches du théâtre de la Croix, rehaussait l'attrait de la pièce, comme on en eut la preuve dès la première représentation ; car dès que Petronila fut entrée en scène habillée en homme avec bottes et éperons, en même temps que Tomasa déguisée en laquais, le public applaudit frénétiquement sans même laisser à la sublime comédienne María de Castro le temps d'ouvrir la bouche. Les mousquetaires eux-mêmes – ce grand concours de spectateurs massés debout au fond du parterre, avec cape, épée et dague comme des soldats prêts à être passés en revue ou à monter la garde, qui devait ce surnom aux critiques bruyantes et aux huées dont il était coutumier – orchestrés par le savetier Tabarca, leur chef de file, les mousquetaires, dis-je, accueillirent avec moult applaudissements et hochements de tête approbateurs, en hommes qui connaissent et apprécient les choses à leur juste valeur, ces vers de Tomasa :

*Pucelle et Cour sont notions
qui impliquent contradiction.*

Une telle approbation de la gent mousquetaire était d'importance. En un temps où les taureaux et le théâtre attiraient tout autant le peuple que la noblesse, où la comédie faisait l'objet d'une véritable vénéra-

tion, et où chaque première représentation étant un jeu au cours duquel on pouvait tout perdre ou tout gagner, les auteurs les plus réputés consacraient le prologue à se gagner la faveur de ce public bruyant et difficile :

*Ceux-là dont le caprice a le pouvoir de faire
qu'une comédie soit très bonne ou très mauvaise.*

Tant il est vrai que dans cette Espagne singulière qui était la nôtre, extrême dans le bien comme dans le mal, nul médecin n'était puni pour avoir tué un malade à force de saignées et d'incompétence, nul homme de loi ne perdait son office du fait de ses intrigues, nul commis du roi ne se voyait privé de ses privilèges pour s'être servi dans les coffres ; mais que l'on ne pardonnait pas à un poète de s'égarer dans ses vers et de ne point trouver le mot juste. Il arrivait que le public parût se réjouir davantage des mauvaises comédies que des bonnes : car il se bornait à écouter et applaudir les secondes, sans leur trouver de piment ; tandis que les premières lui donnaient motif à sifflets, quolibets, cris et lazzis, affirmant que de mémoire d'homme l'on n'avait jamais vu si grande inconvenance, même chez les Turcs et les luthériens, et autres gracieusetés. Les plus misérables butors jouaient aux connaisseurs, et même les duègnes et les maritornes faisaient cliqueter leurs clés au parterre en

prenant des airs entendus. Ainsi donnait-on libre cours à l'un des plus grands passe-temps des Espagnols, qui est de libérer le fiel accumulé en eux par tant de mauvais gouvernements en jouant les braves dans l'impunité du tumulte. Car chacun sait que Caïn fut authentique hidalgo, vieux chrétien et natif d'Espagne.

Bref, comme je le disais, le capitaine Alatrisme vint vers nous, qui lui avions réservé une place jusqu'au moment où un quidam, dans le public, avait exigé de l'occuper ; et Francisco de Quevedo, préférant éviter une querelle, non par pusillanimité mais par souci du lieu et des circonstances, avait laissé faire l'importun en l'avertissant néanmoins que ladite place avait été louée et que, dès qu'arriverait le titulaire, celui-ci lui ferait débarrasser le plancher. Le hautain « on verra bien », par lequel l'homme avait répondu en s'installant, se mua en expression de crainte respectueuse lorsque le capitaine apparut sur les gradins, que don Francisco haussa les épaules en montrant le siège occupé et que mon maître dirigea sur l'intrus son regard glauque et fixe. Celui du personnage, un artisan aisé – fermier des puits à neige de Fuencarral, ai-je cru comprendre ensuite – à qui l'épée pendant de sa ceinture allait aussi bien qu'une arquebuse à un Christ, passa des yeux glacés du capitaine à sa moustache de vieux soldat, puis à la coquille de sa rapière pleine d'ébréchures et de

marques, et à la dague dont le pommeau apparaissait derrière la hanche. Après quoi, sans dire mot, plus muet qu'une clovisse, il avala sa salive et, sous prétexte de demander un verre d'hydromel à un vendeur, se poussa sur le côté en gagnant un demi-espace sur son voisin pour laisser à mon maître toute la place libérée.

– J'ai cru que vous ne viendriez pas, commenta Francisco de Quevedo.

– J'ai eu une algarade, répliqua le capitaine, en déplaçant son épée pour s'asseoir commodément.

Il sentait la sueur et le métal, comme en temps de guerre. Don Francisco remarqua la manche tachée de son pourpoint.

– Est-ce là votre sang ? demanda-t-il, plein de sollicitude, en arquant les sourcils derrière ses lunettes.

– Non.

Le poète hocha la tête d'un air grave, regarda ailleurs et n'ajouta rien. Comme il l'avait lui-même affirmé en d'autres occasions, l'amitié se nourrit de pichets de vin bus ensemble, de combats épaulement contre épaulement et de silences opportuns. Inquiet, j'observais moi aussi mon maître, et celui-ci m'adressa un regard rassurant en esquissant un sourire distrait sous sa moustache.

– Tout va bien, Iñigo ?

– Tout va bien, capitaine.

– Comment était l'intermède ?

— Fort bon. Il s'appelait *Le carrosse est avancé*. De Quiñones de Benavente. Nous avons ri aux larmes.

Nous ne poursuivîmes pas la conversation, car les guitares venaient de se taire. Les mousquetaires, au fond du parterre, sifflèrent sans vergogne pour réclamer le silence avec leur goujaterie habituelle, mots vulgaires et autres grossièretés. Les éventails s'agitèrent aux balcons, les femmes cessèrent d'adresser des signes aux hommes et vice-versa, les vendeurs de limonades et les placiers se retirèrent avec leurs paniers et leurs dames-jeannes, et derrière les jalousies des loges, les gens de qualité reprirent leurs sièges. Levant la tête, je vis le comte de Guadalmedina à l'une des meilleures places, en compagnie d'amis et de dames — il payait, pour disposer de l'endroit lors des représentations de comédies nouvelles, la bagatelle de deux mille réaux par an —, et, dans une loge voisine, don Gaspar de Guzmán, comte et duc d'Olivares, entouré de sa famille. Il ne manquait que le roi notre maître, car Philippe IV était fort friand de comédies et venait parfois, à découvert ou incognito ; mais il était fatigué par son récent voyage en Aragon et en Catalogne, périple épuisant où, naturellement, Francisco de Quevedo, dont l'étoile continuait de monter à la Cour, avait figuré en bonne place dans la suite, comme il devait le faire en Andalousie. Bien entendu, le poète eût pu occuper quelque place d'invité dans les loges du haut ; mais il était homme à

préférer se mêler au peuple, il se plaisait dans l'ambiance vivante des parties inférieures du théâtre et, de surcroît, aimait se rendre aux théâtres de la Croix ou du Prince avec son ami Diego Alatrisme. Tout soldat et spadassin que fût celui-ci, et avare en paroles, il n'en était pas moins une personne convenablement instruite, il avait lu de bons livres et beaucoup fréquenté les spectacles ; et même s'il n'en faisait pas étalage et gardait son jugement pour lui, son coup d'œil était sûr, à l'heure de juger des qualités d'une comédie, ne se laissant pas leurrer par les effets faciles dont certains auteurs abusaient pour se gagner les faveurs du vulgaire. Ce qui n'était certes pas le cas des grands, tels Lope, Tirso ou Calderón ; même quand ceux-ci recouraient aux artifices de leur métier, leur génie marquait la différence, et il n'y avait rien de commun entre les nobles procédés des uns et les ficelles des autres. Lope lui-même avait mis le holà :

*Et quand je dois écrire une autre comédie
j'enferme des anciens les exemples sous clé,
chassant Térence et Plaute hors de ma librairie,
car je ne voudrais pas les entendre crier :
quand les livres sont muets, parle la vérité.*

Ce qui ne doit évidemment pas s'entendre comme un *mea culpa* du Phénix des Esprits désireux de se faire pardonner l'emploi de procédés de mau-

vais aloi, mais comme un souci de ne point céder au goût des doctes néo-aristotéliens académiques, qui vouaient ses comédies aux gémonies mais eussent sacrifié un bras pour pouvoir les signer, et surtout en toucher la recette. Ce soir, de toute façon, il ne s'agissait pas de Lope mais de Tirso, sans que le résultat en fût pour autant différent. La pièce, du genre dit de cape et d'épée, tournée en vers majestueux, traitait comme il se doit d'amour et d'intrigues, mais présentait aussi des vues d'une profondeur bien venue, par exemple sur les tromperies et les mensonges de Madrid, capitale de la fausseté où le vaillant soldat vient chercher la récompense de sa bravoure et ne trouve jamais que désillusion ; elle critiquait le mépris du travail et le luxe auquel s'adonne chacun au-dessus de son état : un penchant également très espagnol, qui nous avait déjà entraînés à maintes reprises dans l'abîme et devait persister dans les années à venir, aggravant la maladie morale qui a détruit l'empire de deux mondes, héritage d'hommes durs, arrogants et intrépides, issus de huit siècles passés à égorger les Maures, n'ayant rien à perdre et tout à gagner. Une Espagne où, en l'an de grâce mil six cent vingt-six, celui des événements que je narre ici, le soleil n'était pas encore à son couchant mais bien près d'y être. Car dix-sept ans plus tard, porté-étendard à Rocroi et tenant bien haut les lambeaux de mon drapeau sous la mitraille des canons français,

LES AVENTURES
DU CAPITAINE ALATRISTE

1. Le Capitaine Alatrisme

Seuil, 1998
et « Points », n°P725

2. Les Bûchers de Bocanegra

Seuil, 1998
et « Points », n°P740

3. Le Soleil de Breda

Seuil, 1999
et « Points », n°P753

4. L'Or du roi

Seuil, 2002
et « Points », n°P1108

6. Corsaires du Levant

Seuil, 2008

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2007. N° 97503 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication